Mgr J. MEFFRE

UN CANADIEN DE DÉSIR

LE VÉN. ANT.-SYLV. RECEVEUR

Extrait de la *Nouvelle-France*

QUÉBEC
Imprimerie de la Compagnie de « L'Événement »
30, rue de la Fabrique

1904

LA NOUVELLE-FRANCE

REVUE DES INTÉRÊTS RELIGIEUX ET NATIONAUX

DU

CANADA FRANÇAIS

Tome III | JUILLET 1904 | N° 7

UN CANADIEN DE DÉSIR[1]

Le cyclone d'impiété qui, aujourd'hui, est déchaîné sur la France, jetant en exil tous ces religieux coupables ou de trop parler des hommes à Dieu, en des prières que les heures ne peuvent lasser, ou de trop parler de Dieu aux hommes, en des discours pleins de l'éloquence du cœur, évoque le souvenir de cette autre tempête que la révolution déchaîna à la fin du XVIIIe siècle.

Nul peuple n'a subi dans sa foi nationale des ouragans périodiques comme la France, depuis son baptême au baptistère de Re[illegible] nul n'a vu ses victorieuses résistances lui valoir chaque f[illegible] belles gloires d'apostolat. Après les guerres contre l[illegible] qui a envahi la Gaule, c'est la magnifique épopée des c[illegible] en Orient où le nom français devient le beau synonyme de chrétien. Après les guerres de religion qui ne permettent pas à l'erreur de ceindre la couronne royale, le trône de France s'unit tellement à l'autel de Dieu que l'impiété les confond dans une même haine. Après les attaques de la philosophie, c'est l'Eglise gallicane qui, sur les échafauds où elle chante, se donne

1 — Cette intéressante notice sur le Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur paraît à la veille du centième anniversaire de la mort du serviteur de Dieu.—Réd.

des martyrs d'une foi qui, chez elle, est quatorze fois séculaire, et qui, au delà des frontières, étale aux yeux du monde dans les rigueurs de l'exil un spectacle de vertus qui le séduit. En France, les révolutions politiques ont toujours eu un caractère religieux, et si son histoire était dans la pensée du Christ, quand il annonçait les persécutions de son Eglise, elle y était également quand il en prédisait les triomphes.

Parmi les grandes âmes qui en fascinèrent tant d'autres par l'ascendant de leurs vertus, aux temps troublés de la Révolution, il en est une qui rêva d'être Canadienne. Pour réaliser un désir bien vif chez elle pendant quelques années, elle tenta mille efforts pour venir exercer son zèle dévorant sur les bords du Saint-Laurent, mais jamais le succès ne seconda ses vues. Cette âme, qui fût devenue une des gloires du Canada, est celle du Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur, dont l'Eglise étudie aussi amoureusement que scrupuleusement les beautés, pour les offrir à l'admiration des peuples dans les honneurs de la béatification.

Ce Canadien, qui ne quitta jamais l'Europe, naquit à Bonnétaye, diocèse de Besançon, le 28 décembre 1750. Prêtre en 1775, il eut dès ses premières années de telles envolées de zèle que, sur de calomnieuses dénonciations, l'autorité ecclésiastique restreignit quelque temps ses pouvoirs.

En une pareille épreuve, son humble obéissance grandit la fascination qu'il exerçait déjà sur les âmes, et devant le nombre croissant de celles qui venaient vivre de la seule vue de sa foi, il résolut de les retenir pour s'en aller avec elles vers l'éternité.

L'éternité ! Ce mot fut le grand mot du Vénérable Receveur ; la pensée qu'il exprime fut la pensée continuelle de sa vie, il ne vécut que des immortelles espérances de cette parole ; il ne cessa et de la redire dans tous ses discours et de l'écrire dans toutes ses lettres, défiant l'éternité de lui ménager plus tard de pénibles surprises, alors que, par la puissance de sa foi, il l'amenait journellement à remplir tous les actes de sa vie en les fécondant de vertu.

Les peintres qui ont essayé de reproduire ses traits, les sculp-

teurs qui les ont façonnés pour les confier au bronze, nous le représentent vêtu d'une ample soutane dont les plis multiples accusent l'embarras où elle est de mouler un corps dont les pénitences ont détruit les formes. Les yeux obstinément fixés sur une tête de mort scrutent dans ce débris humain des pensées qui n'y sont plus. Une large calotte enserre totalement la tête. Elle laisse apparaître un large front osseux, où les pensées éternelles qui s'y abritent ont creusé de puissantes rides pour révéler l'impatience des années à mesurer une vie qui est déjà d'outre tombe ; sur les côtés, elle laisse échapper d'abondantes boucles de cheveux ondulés dissimulant en partie les oreilles. A gauche, sur la poitrine, une croix de bois au crucifix usé par les lèvres qui le baisèrent marque chez lui la place du cœur. Ce portrait physique du Vénérable eût été achevé, si l'art avait pu lui donner les deux grands sentiments de son âme, un superbe mépris de pitié pour le monde et le perpétuel sourire d'une espérance qui eut toutes les hardiesses.

A ne faire que la chronologie de sa vie, les dates qui en fixent les principaux événements sont à elles seules des défis jetés à tout ce qui n'est pas de Dieu.

Pour prendre possession du terrain où il bâtira son premier couvent, il y plante une croix de bois, le Vendredi-Saint 1787, comme pour inviter lui-même les contrariétés de toutes sortes à venir consolider l'œuvre qu'il va entreprendre. Puis il attend que la haine révolutionnaire proscrive tout costume religieux en France, pour donner un habit de pénitence à ses premières filles ; c'est quand tous les co[illegible]ts se ferment qu'il ouvre le sien à soixante-dix personnes [illegible] fois. Cette âme a la vocation de l'orage ; elle est tellement faite pour affronter la foudre, qu'elle se plaindra quand il y aura du bleu dans son ciel.

Ses desseins, ses ambitions, les moyens de les réaliser, il les résume en trois mots qui seront sa devise et le programme qu'il donnera à sa société. *Omnia per crucem, Tout par la croix.* Aucune déception ne le déconcerte, nulle trahison ne l'abat ; au milieu de continuels mécomptes, son âme sera d'une sérénité

obstinée. « Vivent les persécutions et les courages à les supporter ! Nos croix valent bien les folies des émigrés qui espèrent toujours en la terre qui passe,... » écrit-il à un de ses amis.

Rien de vous depuis deux ans, dit-il dans une autre lettre envoyée à un prêtre qui avait supporté les rigueurs de la prison pour confesser la foi. Vous me ranimez dans les biens et les maux que vous m'annoncez. Le Père Alexis vous marquera nos morts et nos *bienheureux* désastres. Vous serez édifié et consolé en attendant que le grand arbitre de toutes les destinées exauce nos prières et redouble nos croix. *Amen ! Amen ! Sit nomen Domini benedictum.*

Pas une lettre qui manifeste d'autres sentiments ; sa correspondance ne trahira des pensées mélancoliques que dans les lieux où les contrariétés viendront à lui manquer. A Munich, où une partie de sa famille spirituelle est devenue l'objet d'une bienveillance universelle, il se sent mal à l'aise dans cette atmosphère de sympathie qui peut amoindrir dans sa communauté l'énergie de la foi.

Nos gens d'ici sont bien mal, par rapport aux visites des grands, des messieurs, des prêtres, des gens de la ville qui les troublent et les chagrinent par leurs propos de santé et de mondanité. Je ne voudrais pas y rester longtemps.

Ce n'est que par la puissance de ce souverain mépris pour le monde qu'il maintient dans sa société les âmes qui la composent et en attire tant d'autres. Il ne leur demande aucun vœu, ne leur impose aucune clôture ; elles peuvent aller partout où il y a des croix ; leur seule promesse est de les aimer et d'en vivre.

Elles en vivaient. Qu'on en juge par ces quelques lignes d'une lettre d'un disciple du Vénérable :

Notre voyage se fit dans les rebuts, la faim, la soif, dans les croix de tout genre. Oh ! le saint voyage pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, surtout parce que nous avions avec nous notre très cher Père ? Oui, nous avions le bonheur de l'avoir à notre tête, et, par sa confiance en Dieu, sa gaieté nous rendait tout facile. Son recueillement profond, d'autre part, réprimait nos passions... Manquer de tout, être rebuté du monde même le plus saint, c'est-à-dire des prêtres et autres personnes consacrées à Dieu, coucher sur la dure en plein air, ou dans quelque étable, être poursuivi par l'armée française, communier en viatique, attendre la mort par l'épée ou le fusil : oh ! le beau sort, sort digne d'envie, ne reviendras-tu donc plus ?

Cent autres faits que l'histoire conserve prouvent que le Vénérable sut communiquer à tous ses enfants la grande passion de son cœur, l'amour de la croix.

Circonstance qui ne s'est jamais vue : le premier noviciat de cette société nouvelle se fit littéralement sur les routes de l'exil, à travers la Suisse, l'Allemagne, le Tyrol et l'Italie, au milieu de difficultés mémorables, toujours harcelé par les armées révolutionnaires qui envahissaient l'Europe. Jamais exode de congrégation religieuse n'eut un caractère de plus idéale grandeur. Le Vénérable avait réglé lui-même l'ordre des voyages et des marches dont il a consacré le souvenir dans les lignes suivantes :

> Obligés de nous disperser, nous avons besoin d'une foi plus vive et plus éclatante, pour nous maintenir dans l'esprit de retraite qui nous a originairement rassemblés, pour ne pas nous laisser entraîner aux scandales dont le monde est rempli partout, pour édifier les peuples parmi lesquels la Providence nous met en spectacle. Ne pouvant leur rappeler plus vivement que par nos exemples Jésus-Christ, son jugement, la patrie véritable où il faut aspirer, la vanité du monde et les châtiments éternels de son incrédulité et de son impénitence, nous avons coutume de porter une croix et de marcher à sa suite avec un appareil apostolique, dans tous nos voyages.

En avant, deux à deux, comme en procession, étaient les Sœurs, ayant à leur tête les plus jeunes dont l'une portait une croix de bois, haute de près de deux mètres, mais très légère et qui rappelait cette mystérieuse colonne de feu et de nuée tour à tour que suivaient les Israélites à leur sortie d'Egypte ; à leur suite, mais à une distance respectueuse, marchait le Vénérable, ou son remplaçant dans la direction du groupe, avec celui qui l'accompagnait. La messe, la prière en commun devaient précéder chaque départ : les douceurs de l'oraison charmaient les premières heures de la route ; deux heures de silence le matin et le soir conservaient les esprits dans le recueillement ; les prières vocales se récitaient en dialogue pieux et, pendant les repos forcés du chemin, le travail manuel servait de distraction aux délassements du corps.

A l'une de ces communautés volantes qu'il ne pouvait accom-

pagner, le Vénérable avait complété ses instructions dans les paroles suivantes :

Ne vous entretenez pas des biens de la terre ou de ce qu'on appelle le pays ou les gens que vous avez quittés, mais plutôt de vos devoirs, de la piété et du bonheur de votre saint état. Edifiez chacun par votre modestie, sans affectation, mais par crainte du péché et des moindres fautes. Veillez sur votre langue, sur vos yeux, et défiez-vous des sensualités de la bouche. Ayez de la charité l'un pour l'autre et obéissez à votre supérieur; dites-lui vos besoins avec confiance. Tâchez de faire au moins six lieues par jour. Ce ne serait point un péché de vous adresser quelquefois aux âmes vertueuses, à l'effet d'en obtenir des secours. Souffrez la pauvreté avec la joie et l'espérance des biens du ciel. Dans les villages, saluez l'église et adorez le T. S. Sacrement. N'oubliez pas l'adoration de la croix.

O éternité ! O éternité ! O éternité, si oubliée, si prochaine, si désirable aux âmes saintes, si redoutable aux ennemis de Jésus-Christ, viens nous occuper durant le chemin et nous défendre des vanités, des péchés et des malheurs du monde ! Amen !

Evidemment, un pareil cortège s'en allant de ville en ville ne pouvait qu'exciter la curiosité des gens qui le rencontraient. A la Sœur qui portant la croix ouvrait la marche, appartenait seule le droit de répondre au monde curieux et importun, d'après cet étrange formulaire dicté par le Vénérable :

Qui êtes-vous ? — Des vers de terre.
D'où êtes-vous ? — De l'univers.
De quel pays ? — D'aucun.
Votre patrie ? — Le paradis.
D'où venez-vous ? — Du néant.
Où allez-vous ? — A l'éternité.
Vos parents ? — Les saints du paradis.
Comment vous appelez-vous ? — Chrétiens, catholiques, apostoliques et romains.
Avez vous des parents ? — Ils sont morts.
Qui est votre mère ? — La Très Sainte Vierge.

Après de telles réponses, rien d'étonnant, ainsi que l'affirment les chroniques, qu'on prît celles qui les faisaient pour des âmes du purgatoire.

Quand la troisième année d'une telle existence fut écoulée, dans un opuscule intitulé : *Droits marqués de la Providence en faveur*

des solitaires de la Retraite (c'est ainsi qu'il appelait sa famille) le Vénérable écrivait les lignes suivantes sur son œuvre :

Les solitaires, au nombre de cent sept, n'ont quitté ni leurs saints exercices, ni la vie commune, ni leurs habits de pénitence, et ils sont décidés à tout sacrifier pour conserver les avantages de leur saint état. Sur les moyens de vivre et le nécessaire du lendemain, ni doute, ni frayeur, persuadés que Jésus-Christ, pour qui ils ont tout quitté, connait leurs besoins et accomplira sa parole. Le commun et divin Maître se plait à disposer les cœurs en leur faveur dans tous les endroits où ils passent et où ils séjournent. Il est vrai qu'il n'a encore inspiré à personne de leur donner un asile fixe, qu'il les laisse dans une pauvreté conforme à celle qu'il avait choisie et embrassée sur la terre, mais c'est pour leur bonheur. Il est vrai encore qu'ils n'ont ni demeure, ni fonds, ni position, pour faire valoir leur travail et prendre de l'industrie, mais il les fait subsister et ne les laisse manquer de rien.

Dans leurs voyages, commencés sans savoir où la Providence les conduirait et les arrêterait, transportés à plus de cent lieues de leur patrie, à travers des pays hérétiques, accompagnés d'enfants fort jeunes et de personnes très infirmes, obligés de cheminer l'hiver pendant les temps les plus affreux, partir sans argent sous la protection de la croix seule, la Providence les a soutenus admirablement. Partout cœurs compatissants, partout ressources au delà de toute attente. Dans les trois grands séjours où ils ont pu s'arrêter, exemption de mendicité. Malades, quoique en très grand nombre, soignés, visités, pourvus de médecins et de tout abondamment par une charité au-dessus de tout éloge. De la part des princes de l'Eglise, de l'Etat et de tous leurs hôtes, protection et assistance distinguées, ne pouvant procéder que de l'héroïsme d'une vertu pure qui a Jésus-Christ pour motif et pour récompense...
Trente-sept sont morts... La consolation des survivants, c'est l'espoir de les suivre bientôt, c'est la pensée qu'une sainte mort fait plus de bien à l'institut qu'un million de vies quelconques. A mesure que la gloire céleste appelle à Jésus-Christ ces disciples de la mort et de la croix, la grâce en appelle à la même école et aux mêmes combats, plus qu'il n'en faut pour les remplacer. Pour trente-sept trépassés, soixante-quinze sont venus à nous.



Pendant que la Providence opérait ces merveilles sous ses yeux, dans son cœur reconnaissant naissait le désir de transporter sa famille au Canada. Ce fut dès les premiers mois de sa sortie de France que le Vénérable Receveur, réfléchissant sur l'état politique et moral de l'Europe, bouleversée par les guerres et encore

plus par l'impiété et la révolution, conçut le dessein d'envoyer au Canada une partie de sa famille spirituelle, avec mission de préparer les voies à l'établissement de la société tout entière, dans le nouveau monde. Il entrevoyait plus de liberté d'action parmi les peuples d'Amérique qu'au sein des vieilles nations européennes.

Pendant plusieurs années, la Nouvelle-France fut dans ses prières les plus intimes, dans ses projets les plus secrets. Chassé de sa patrie par l'impiété révolutionnaire, le zèle de la gloire divine qui le dévorait le fit Canadien par l'espérance de pouvoir mieux servir Dieu sur cette terre d'outre-mer.

Son installation au Canada lui semblait l'œuvre capitale de son apostolat. Longtemps, il ne s'entretint qu'avec Dieu de ce grand désir de son âme et, quand il en parla pour la première fois, en 1796, ce ne fut d'abord qu'à mots couverts, comme s'il craignait que la divulgation de son projet n'en paralysât l'exécution.

Je me propose de tenter beaucoup de grandes entreprises contre le monde maudit, et de faire un long voyage pour toute la Retraite qui exige des crises de ma part, comme de la vôtre... De grandes choses se préparent : préparons du saint zèle pour la conversion des âmes...

Les impressions du voyage qu'il entreprit vers la fin du mois de février pour gagner Hambourg, puis Londres, pour y négocier son départ pour le Canada, trahissent les mêmes préoccupations :

Ah ! vous, si vous voyez de toute part les besoins que le monde a de retraite ! Comme tout est perdu dans le monde ! Comme on traite les jeûnes de l'Eglise et toutes les saintes observances !... Ah ! de quelle éternité pour moi, et de combien d'éternités pour tous et toutes décident les démarches de votre pauvre Père. Démarches qui méritent une attention très singulière, dont je ne puis dire l'objet qu'après coup, crainte d'être contrarié par Satan.

Arrivé à Hambourg le 16 mars, en compagnie de Frère François, un de ses disciples, le Vénérable Receveur y séjourna plus longtemps qu'il ne se l'était proposé, dans l'impuissance où il fut, faute d'argent, de s'embarquer pour Londres. La Providence lui vint en aide en la personne d'un capitaine d'artillerie dont il raconte ainsi le dévouement :

Un capitaine d'artillerie, qui a été en garnison à Besançon et qui, depuis la révolution, a mis sa croix de Saint-Louis dans sa poche, s'est décampé avec

un peu d'argent et montre ici le français et les mathématiques. Il s'est trouvé, au sortir de la chapelle impériale, invité par M. le curé à m'indiquer un prêtre français qui pût nous donner dans la ville quelques connaissances capables de nous soulager dans notre indigence. Lui-même, après avoir entendu quelques raisons du but de notre voyage, a voulu nous rendre ce bon office et mendier pour nous les moyens et protections nécessaires à notre embarquement pour l'Angleterre. Il faut seize louis, et nous n'en avons plus qu'un de six que nous avons ramassé sur la route, n'ayant pris que six livres à notre départ. Ce même officier parle comme nos plus craignant Dieu disciples. Il nous a invités à dîner pour dimanche et espère par la Providence nous procurer ce qu'il nous faut. Nous partirons le plus tôt que nous pourrons et reviendrons par la Prusse, en cas que nous ne fassions rien pour le Canada.

Ce nom de Canada que sa plume venait d'écrire pour la première fois, dans une lettre adressée au Père Charles, son futur successeur, était la manifestation des grands projets dont l'esprit du Vénérable était préoccupé depuis longtemps. A peine l'eut-il mis sous les yeux de son correspondant, comme une de ces mystérieuses espérances qui naissent de nos prières aux jours de nos malheurs, qu'il demanda à son disciple de ne répéter ce nom qu'à Dieu :

Vous sentez bien, mon cher, quel secret impénétrable il faut dans nos solitudes, sur l'objet de nos démarches. Je ne vous confie ceci qu'afin d'animer vos prières et votre attachement à nos saints exercices. Je n'ai rien tant à cœur que d'éloigner une fois de plus de leurs parents ces pauvres enfants qu'on poursuit, et voici encore un beau pied-de-nez pour la bête infernale, si je réussis...

Le capitaine était pauvre d'argent, il n'en donna pas ; mais riche de dévouement, il ne cessa pendant plus de dix jours de multiplier ses démarches pour faciliter au Vénérable la réalisation de son projet. Il ne put, toutefois, parvenir à procurer au R. P. Antoine l'argent qui lui manquait pour sa traversée. Ironie des choses, la petite montre d'argent sur laquelle le Vénérable fixait si souvent des yeux de pitié, en la voyant fidèlement marquer des heures qui passent, tandis qu'elle était si heureuse, elle-même, de voir journellement ses heures s'en aller, pleines de mérites, vers l'éternité, fut donnée en gage pour compléter la somme nécessaire.

Le monde ne sachant pas l'incalculable valeur de la montre qui a mesuré la vie d'un saint, ne donna qu'une faible avance d'argent au Vénérable qui, laissant à Hambourg le Frère François, se rendit seul à Londres où il arriva le 6 avril.

Son dessein était d'obtenir du gouvernement anglais la permission et les moyens de transporter sa société, en tout ou en partie, au Canada, et de s'y consacrer à l'œuvre des missions apostoliques.

Quand on ne peut pas faire le bien en long, disait-il, il faut le faire en large... Nous donner à faire du bien, c'est nous faire vivre. A quelles persécutions ne nous sommes-nous pas dévoués pour convertir quelques âmes à Dieu ! Nous serions déjà dans le Canada, et nous n'y renonçons pas encore, si nous pouvions fournir aux frais de transport.

Au ministère colonial, l'autorisation qu'il sollicita lui fut bien vite accordée : plusieurs membres de la congrégation de Saint-Sulpice, alors réfugiés à Londres, auxquels il communiqua son projet, loin de le combattre, s'y intéressèrent vivement, lui assurant ainsi qu'à sa société tous les moyens de subsistance pendant les six premiers mois qu'ils passeraient à Montréal.

Le succès de ses premières démarches, l'accueil bienveillant qu'il reçut partout, les conversations qu'il échangea avec les messieurs de Saint-Sulpice, lui firent tout d'abord goûter le bonheur de voir réussir son grand projet. A lire les lettres qu'il écrivit de Londres, en ces circonstances, on voit combien joyeusement son cœur s'en allait alors parcourir ce lointain Canada, après lequel il avait tant soupiré.

Sans doute, il n'avait aucune ressource pour traverser l'océan ; mais la Providence n'avait-elle pas été toujours son aide, et à l'acte d'audacieuse espérance qu'il avait fait de conduire sa société en dehors de France, n'ayant que trente sous pour subvenir à ses besoins, Dieu n'avait-il pas répondu par des secours qui, dès les premiers jours, s'élevèrent à la somme de cinquante francs ? Plus tard, à Rome, en des journées de détresse que la Providence multipliait pour féconder de bénédictions nouvelles un espoir qui se montrait toujours plus grand que la misère, ne devait-il pas répondre à la Sœur lui demandant s'il fallait sonner

le dîner de la communauté, alors que, faute d'avoir un seul sou, on n'avait pu se procurer le moindre morceau de pain : « Oui, nous irons au réfectoire, nous réciterons le *Benedicite*, nous ferons la lecture et nous remercierons Dieu ? » Or, nous disent les chroniques, pendant que la communauté se rendait à la chapelle pour l'examen qui précède le repas de midi, on sonna au parloir. Un jeune homme au visage céleste apportait un gros sac de pain blanc, et s'en allait aussitôt sans dire son nom, sans attendre un merci, le merci ne pouvant être qu'un nouvel acte d'espérance dans une autre détresse.

Inébranlable dans sa confiance, le Vénérable Receveur, muni de toutes les autorisations pour aller au Canada, mais sans nul argent pour s'y rendre, attendit, dans le recueillement d'une retraite qu'il fit à Londres, la réponse de la Providence aux prières qu'il lui avait adressées.

Au Canada, écrit-il au Père Charles, on s'empresse de préparer des logements, on se propose de nous fournir tout gratis pendant un demi-an. Je n'ai cependant encore point reçu de réponse détaillée sur les moyens et la possibilité de nous y transporter. C'est tout au plus si Mgr l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, qui est notre seul appui sur la terre auprès du gouvernement anglais, voudra ou pourra obtenir notre transport. Je lui ai écrit notre détresse, lors de la fuite. Peut-être croit-il que nous sommes déconcertés ou dispersés, car il ne nous connaît pas assez, ni nos voies, pour compter sur une assistance particulière du ciel telle que nous la recevons. Je lui ai marqué que, pour vingt-quatre d'entre nous, tout au plus, je pourrai protester une continuation de bonne volonté pour un si long et à présent si dangereux voyage. Car l'esprit de rébellion qui a bouleversé l'Europe semble vouloir s'introduire en ce pays par le nombre des émigrés français qui ont des possessions dans les environs de Philadelphie.... Je vous marque ceci pour que vous remarquiez comment nous devons nous confier uniquement à la Providence...

Nul projet n'avait été si longuement mûri dans l'esprit du Vénérable que celui de son passage en Amérique, nul désir n'avait été recommandé à Dieu en des prières plus fréquentes, aucun nom n'avait concentré en lui plus d'espérances que celui du Canada, et ce fut quand le but parut atteint qu'il fallut y renoncer faute de moyens. Malgré toutes les démarches, impos-

sible d'obtenir un passage gratuit ; et le transport à prix réduit qui fut accordé exigeait une somme au delà des ressources que l'or possédait. Toujours serein et confiant, après cinq mois pendant lesquels il avait déployé toute l'activité de son énergie, le Vénérable Receveur, adorant les desseins de la Providence, quitta Londres, gardant dans son cœur l'amour du Canada.

Le nom de cette patrie qu'il avait voulu faire sienne, il l'écrivit quelquefois dans ses lettres les plus intimes aux personnes auxquelles il ouvrait totalement son âme. C'était moins alors le souvenir d'un beau rêve qu'il évoquait, qu'une croix qu'il saluait avec reconnaissance, tant la déception de ne pouvoir s'en aller là-bas lui avait été joyeuse, parce qu'elle lui avait été pénible. C'est dire que ce nom, le Canada, lui resta particulièrement cher jusqu'à son dernier jour.

***

Au lendemain de ces insuccès de Londres, comme dans les heures qui suivirent les catastrophes sans nombre qui se multipliaient autour de lui, il écrivit des phrases comme celles qui suivent et qui sortaient de son cœur comme d'un volcan de foi en éruption :

Je suis inondé de joie, en vous voyant tous bientôt entièrement dépourvus d'asiles, d'amis, de ressources humaines, de vie temporelle. C'est par là qu'il nous est moins difficile de gagner la vie éternelle. Le monde, de toute part, nous fait sentir ce que j'ai essayé de vous prêcher sur son compte. O persécutions, ô calomnies, ô risées, ô misère extrême, ô dépouillement, ô pèlerinages pénibles, ô tribulations de toutes les espèces actuellement, ô maladies, ô exil, ô morts, ô croix ! vous nous tenez attachés à nos anciennes résolutions, vous nous rouvrez les yeux de temps à autre sur les chaînes que nos passions nous font reprendre pour le monde, à mesure qu'il nous laisse respirer, et ce ne sera qu'en nous achevant qu'il les rompra entièrement !... ....Tout va bien, à nous faire rendre les plus vives actions de grâces au Seigneur de ce qu'il nous fait la grâce de souffrir de plus en plus pour son nom. C'est ainsi qu'il nous sauve d'une masse de perdition. Nous tomberions insensiblement dans le train commun, sans ces croix fortes qui font peur à la nature.... Gardez-vous de faire des communions ou d'autres bonnes œuvres, par motifs de conserver des bienfaiteurs ou d'avoir maisons

et jardins......Je me réjouis dans nos voiries à la merci de la Providence. Nous verrons au grand jour les desseins de Dieu en tout ceci. Vive la tempête ! Jamais de répit que par la sainte mort ! Point de temps où la Retraite se *déretraitise* comme dans le calme......Voici pour la Retraite le plus beau de tous les temps. Puisque tout abonde en croix sur la pauvre association, il faut en conclure que Dieu ne l'a pas encore abandonnée. Quand toutes les créatures nous laissent, c'est quand il nous est plus aisé de les laisser et de nous attacher au Créateur, Rédempteur et Juge de tous les hommes. Je ne suis bien joyeux qu'en pensant aux menées de l'enfer pour dissoudre la société ou pour empêcher qu'elle n'augmente en nombre et en vertus.

Rien d'étonnant qu'une telle âme ait désiré quitter son corps dans une de ces séparations violentes qui, par le motif qui les provoque, leur permette d'aller d'un seul bond se perdre en Dieu. Le Vénérable Receveur désira ardemment la gloire du martyre, dans un temps où le martyre devenait le patrimoine du clergé français. Il ne cessa de la demander à Dieu ; en de sublimes imprudences de charité apostolique, il essaya même de la lui arracher, passant plusieurs fois la frontière de France, alors que sa tête avait été mise à prix, pour opérer le « sauvetage des âmes », selon sa belle et énergique expression.

Il y a une chose que je demande, et je ne sais si je l'obtiendrai : c'est de mourir de mort violente. Car, quand je pense un tant soit peu aux jugements de Dieu, je vois que tout ceci n'est qu'une ombre de pénitence qui ne suffit pas pour moi, et je suis bien à plaindre si je meurs dans mon lit d'une mort tranquille. Quelque prison, quelque chose de violent, voilà ce que je suis allé chercher dans mon voyage en France. Quoique le Seigneur m'ait préservé de bien des dangers et ramené parmi vous, j'espère cependant qu'il m'exaucera.

La Providence lui donna le martyre quotidien d'un incomparable zèle sacerdotal qui lui fit parcourir sans jamais se lasser, et presque sans s'arrêter pendant onze ans, la Suisse, l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie, la Suisse encore, la Bavière, l'Italie plusieurs fois, l'Autriche, l'Allemagne de nouveau, allant, venant, et pendant ces voyages entrepris, à pied, un sac sur le dos, en plein hiver, en plein été, composant des livres, écrivant des lettres à ses diverses communautés volantes ou provisoirement établies, ne rejoignant ses disciples que pour vivre de leur misère matérielle

et les enrichir de ses vertus.—Quel bulletin que celui qu'il rédig
en souvenir de la prise de possession du premier couvent qu'
établit à Rome :

Nous ne pouvons douter de l'effet de vos prières et des nôtres, au sujet d
notre arrivée en la capitale du monde chrétien......Ici, rien à manger, rie
qu'un peu de paille, point de couvertures pour la nuit ; rien à travailler.—
Nous couchons sur la dure, nous sommes sans fenêtres et sans argent, mai
nous avons les plus grandes espérances et les plus grandes consolations !

Quel récit que celui qui consacre le souvenir de la premièr
retraite de dix jours qu'il y prêche ! Par suite de la détresse persistante, le Vénérable passe trois jours sans pain, ni vin, se contentant d'herbes sauvages, telles que des orties cuites à l'eau, ou autres mauvais légumes jetés à terre par les revendeuses et ramassés par les Sœurs, dans lesquels on avait rarement le moyen de jeter quelques gouttes d'huile.

Nous avions le cœur navré, rapportent les Sœurs qui étaient présentes, de voir qu'on n'avait absolument rien à mettre sur la table, rien à lui présenter à ses repas qu'un triste et insipide bouillon vert, dans lequel nageaient quelques herbages qu'il prenait avec nous au réfectoire, prêchant cependant cinq fois le jour, n'ayant que le plancher pour se reposer la nuit.

Il disait lui-même que s'il n'en eût fait l'expérience, jamais il n'eût cru qu'il lui fût possible de donner une retraite de dix jours sans pain, sans vin. D'où il concluait qu'en de semblables circonstances, ce qui manque, c'est bien plutôt le courage que les forces. C'est ce qui lui faisait écrire au P. Charles :

Ne pensez point à mon estomac. Il est plus vigoureux à mesure qu'il lui faut se passer de vin et quelquefois de pain, parce qu'alors la grâce donne du ton au corps, par les ressorts que la sainte pauvreté fait reprendre contre l'impitoyable et pitoyable monde.

Cette âme d'orage qui parlait en tels termes, tout en se réjouissant des jours meilleurs qui se levaient pour l'Eglise, éprouva du malaise quand elle entrevit le calme, craignant pour son œuvre qui allait en bénéficier : « La Retraite ne sera jamais si Retraite, ni si assurée de subsister, que quand tous les moyens humains

manqueront ou seront contraires », craignant aussi pour elle-même.

Le 8 février 1803, la croix des voyages mise entre les mains d'une petite fille vêtue de l'habit de pénitence qui marchait la première, un premier groupe de Sœurs de la Retraite quitta Rome et s'achemina vers la France. Dès son retour dans sa patrie, le Vénérable Receveur se délassa des grandes fatigues de son exil par les prédications du Jubilé qu'il fit en divers lieux et notamment à Autun. Puis il accepta l'évangélisation d'une partie du Nivernais dont il put dire avec mélancolie :

> Ici on se marie sans prêtre, on meurt sans prêtre, on enterre sans prêtre. Ces pauvres gens ne sont pas tous baptisés et se marient à l'âge de douze à treize ans. Toutes les messes sont oubliées le dimanche, et cela de la part de dix-neuf sur vingt. La plupart ne se sont pas confessés depuis quatorze ans, et d'autres depuis plus longtemps encore. Les missionnaires ne sont pas plus à propos dans les Indes et dans le Japon. Ma seule consolation en tout cela est de me voir, comme dans les moments de tendresse pour Jésus-Christ où je souhaitais quelquefois, étant jeune, de me trouver, loin de parents, d'amis, de tout secours humain, à souffrir et à mourir pour la conversion des infidèles.

C'est à Cercy-la-Tour, dans le centre de sa mission où il avait groupé quelques-uns de ses enfants, qu'il mourut, le 7 août 1804, miné par une fièvre ardente. Quand, sous les étreintes du mal, sa mémoire s'affaiblit, elle ne garda que le souvenir de l'ambition de sa vie et la redit sans cesse en ce mot : « *Je veux servir Dieu* », comme pour la donner en héritage à ses enfants. Ses dernières paroles, prononcées trois fois sur un ton plus élevé, furent : « Mon Dieu, pardon ! » Après dix heures d'une agonie violente et agitée comme sa vie, il expira à l'âge de 53 ans, 7 mois, 10 jours.

Deux jours après, la ville d'Autun prenait possession de sa dépouille mortelle ; la pierre tumulaire qui la recouvrit enregistrait ce jugement de contemporains, que devait ratifier la postérité et dont l'Eglise devait étudier les motifs pour les confirmer en de solennels décrets : *Mort en odeur de sainteté.*

Il y aura cent ans, le mois prochain, qu'en commençant « *la vi*[e] *de la mort* », suivant sa propre expression, en cette éternité dont il ne cessa d'approfondir les profondeurs insondables, vit le Vénérable Antoine-Sylvestre Receveur. Ce premier centenaire, sa famille spirituelle le célébrera en des jours de tourmente et peut-être d'exil qui lui rappelleront ses premiers jours.

Ce fut en pareilles circonstances que le Vénérable pria longtemps pour le Canada et se fit Canadien de désir ; en semblables occasions, plaise au Canada de s'unir à ses enfants pour demander à Dieu la glorification de son serviteur. Cette âme ne semble devoir être glorifiée qu'en des jours de cataclysme pour que la voix du tonnerre s'unisse au chant du *Te Deum*.

Pieusement gardée par la vénération de ses enfants, la montre historique que le Vénérable engagea pour se rapprocher de la Nouvelle-France, ne compte plus le temps depuis le 7 août 1804 ; elle marque toujours la première heure d'une glorieuse éternité... Puisse-t-elle s'éveiller bientôt de son sommeil séculaire pour sonner la première heure des jours de la béatification de son maître et les heures sans nombre des grâces que Dieu accordera par lui !

JOSEPH MEFFRE,

Prélat de Sa Sainteté,

Postulateur de la cause du Vénérable Receveur.

Rome, juillet 1904.

t « *la vie*
é dont il
e Véné-
aire, sa
et peut-

a long-
blables
deman-
semble
que la

nontre
de la
1804 ;
ité...
pour
e son
rdera

eté,
veur.